



Bretécher - Morceaux choisis

By Bretécher

ROMAN GRAPHIQUE

Publisher : Dargaud

Genre : Éditions spéciales



PAGES
104



VOLUME
5



FORMAT
200 * 267



RELEASE
05/02/2021

GPA, PMA, mariage pour tous, adoption, identité sexuelle et question des genres... dès le début des années 1970, Claire Bretécher s'empare avec une lucidité incroyable et un humour invraisemblable des grands sujets qui vont agiter le début du XXIe siècle. Ne respectant aucun tabou, trifouillant avec jubilation dans les tréfonds de l'âme, Bretécher signe des pages d'une modernité confondante. Un recueil complété par un portrait de l'auteur et de nombreux textes illustrant l'exposition de la BPI.

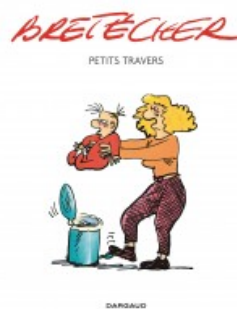
In this series



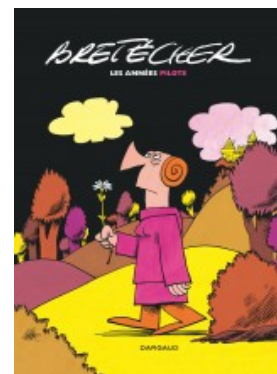
Bretécher - Le destin de Claire



Tout Bretécher



Petits Travers



Les Années Pilote



radine pour laisser tomber!» Enfin, quand l'album était achevé, elle se promettait, solennellement, que ce serait le dernier, parce que, décidément, l'activité dessinante était trop pénible.

Le dessin avait également un rôle affectif dans son existence. Une fois les planches produites, elles devenaient une sorte de monnaie d'échange amicale. Martin rapporte qu'elle en donnait beaucoup, et de bonne grâce, à tous ceux qu'elle aimait. Au fil des années, ses archives perso se sont trouées comme un gruyère. Seuls les originaux de la série « Cellulite » ont disparu contre son gré, probablement subtilisés par un entrepreneur en déménagement indélicat... Mais cela ne signifiait pas que posséder ses planches n'avait pas d'importance à ses yeux, au contraire. « Il lui arrivait de redessiner entièrement celles qu'elle avait données et qui lui "manquaient" », rappelle le fils, montrant quatre planches réalisées pour « le Nouvel Obs » en 1978, pour relater un procès à Redon, et qu'elle a complètement reproduites après les avoir données. De même, quand une amie à elle lui a confié sa tristesse de ne pas être assez riche pour posséder une œuvre du peintre Cy Twombly, eh bien elle lui a « refait »,

tout exprès, un Cy Twombly criant de vérité. « Elle pouvait passer beaucoup de temps à confectionner des cadeaux. Elle y mettait toute son application », se rappelle Bretécher fils.

C'est bien la même artiste qui, dans son atelier-« vigie », se moquait des modes et des emportements éphémères. Qui disait : « J'ai toujours eu horreur des groupes. » Qui a refusé formellement la Légion d'honneur, mais accepté, pour la blague, le Mérite agricole. La même Bretécher, oui, qui eut le cran d'être la première femme dans un univers professionnel entièrement masculin et a juré que cela ne l'incommodait pas le moins du monde – et quand Goscinny, le père d'Astérix, qu'elle admirait terriblement, a dit : « Bretécher, c'est le seul homme de la BD », elle a commenté, un peu navrée : « Comme quoi, il ne disait pas que des choses intelligentes. » C'est encore elle qui, tandis que la BD a commencé à sortir de la « pudibonderie des publications destinées à la jeunesse », pouvait se vanter d'avoir dessiné le premier zizi dans « Pilote », tout en précisant : « Mais [il] était mal dessiné... » Elle enfin qui, en 1975, eut l'idée de s'autoéditer (Goscinny et Uderzo l'imiteront quelques années plus tard) :

« J'avais envie qu'on me foute la paix. Ça demande beaucoup d'énergie, mais on gagne plus d'argent. Et puis les éditeurs sont tellement paternalistes... »

“ANGE DE SOLLICITUDE”

Bretécher admirait les francs-tireurs, ceux qui refusent d'épouser les normes, non pour se donner le genre frondeur, mais quand ce qui est « normal » se révèle inepte. Marcel Aymé, par exemple, dont elle était une lectrice invétérée ; on retrouve chez elle l'anarchisme ironique dont il faisait preuve sans jamais revendiquer un quelconque anticonformisme (revendiquer, quelle horreur !). Ou encore, Simon Leys, l'homme qu'elle disait admirer le plus « avec André Franquin » et que notre époque a un peu oublié. Cet écrivain sinologue qui a vécu à Hongkong a été, dans les années 1970, le plus merveilleux empêcheur de bêler en rond, grâce à son enquête, « les Habits neufs du président Mao » [1971]. Un brûlot qui taillait en pièces les fantasmes des maoïstes français – c'est-à-dire d'une large partie de l'intelligentsia de la gauche d'alors – et l'a privé de la belle carrière universitaire à laquelle il aurait pu prétendre. On comprend pourquoi Bretécher, qui



« Hésitation » : sur un Post-it laissé là par l'artiste, on lit le doute qui l'animaît.

Elle n'a pas goûté les joies de Mai-1968, détestait les grandes revendications en « -isme », les petits-bourgeois à cheveux longs, puis la mode écolo des années 2000. « Aujourd'hui, il faut être écolo. C'est pire que tout ! Regardez les fiches cuisine [des magazines féminins] : tout est sain, on veut nous faire manger du quinoa. Pouah ! » Malgré tout cela, elle était le contraire d'une solitaire. Son diction favori – elle refusait la notion de devise, « réservée aux optimistes » – n'était pas pour rien « Femme sans copines est amputée de sa race ». Son appartement et son atelier ont vu défiler des cohortes d'individus amicaux – beaucoup de femmes –, dont la présence lui était indispensable. Certains étaient célèbres – Dominique Lavanant, Sonia Rykiel, Martin Veyron, Eugène Collilieux, le couple Michèle et Gérard Lauzier, le couple Régine Deforges-Wiaz, par l'entremise duquel elle a rencontré son futur mari, le constitutionnaliste Guy Carcassonne... – d'autres, pas du tout. Avec eux, Bretécher était à l'écoute, prévenante, « un ange de sollicitude », disait son amie Viviane Got. Une rigolote aussi, mais pas la vanneuse ironique qu'on pourrait se figurer. Martin Bretécher témoigne aussi du grand intérêt qu'elle avait pour ses copains et copines à lui, des ados qu'elle laissait vivre comme des coqs en pâte et dont elle aimait épier les conversations – Agrippine et sa langue merveilleuse viennent de là. « J'ai eu la chance d'avoir des parents qui sortaient beaucoup, dans les dîners, dans les expos, et qui recevaient aussi beaucoup à la maison », dit-il. Il se remémore les conversations « de très haut niveau » de ces agapes, notamment grâce à l'érudition politique, historique et culturelle de Guy Carcassonne. Et des repas arrosés, où ça

mangeait bien [même si Bretécher se disait « indifférente à la nourriture »] et rigolait énormément. « Ma mère était une femme "forte" qui ne s'est jamais laissée marcher sur les pieds, mais aussi quelqu'un de profondément sociable. Quand une personne sympathique passait à sa portée, elle la cernait tout de suite. » Spacieux, lumineux, accueillant, l'appartement de Montmartre exhale tout entier ce goût de recevoir et de se lier.

« C'EST AGAFIA »

Mais le lieu de vie où l'on est bien est aussi celui qui ménage quelques échappatoires. Bretécher, grande voyageuse, en avait grandement besoin, elle qui avait fait sienne cette phrase de Simon Leys : « La vie est une prison où seule l'imagination peut percer une fenêtre. » Ces évasions,

elle pouvait les dénicher à la Librairie des Abbesses, à deux pas de chez elle, écoutant attentivement les recommandations des libraires, dévorant au kilomètre et emplant les ouvrages, petits et grands, dans son interminable bibliothèque, qui occupe encore tout un couloir. Un fatras comptant du Lucien Bodard, du Graham Greene, du Nicolas Bouvier... Des parfums d'exotisme, de l'ailleurs enchanteur ou terrible qui la faisait rêver.

En parcourant les étagères de sa bibliothèque, on reconnaît, sur la couverture d'un livre, un portrait, celui d'une femme entre deux âges au visage enveloppé d'un foulard, qu'on a aussi repéré en poster épinglé à l'entrée de l'atelier. On croyait qu'il s'agissait d'une parente, mais pas du tout. « C'est Agafia », annonce Martin, comme s'il parlait d'une amie de la famille. Agafia a vraiment existé, elle est l'héroïne d'« Ermites dans la taïga », un récit du journaliste soviétique Vassili Peskov, publié en 1983. On ne cherchera pas à savoir ce que cette étrangère, paysanne de la lointaine Sibérie, vivant coupée de son pays et de son siècle, a représenté dans le cœur de Claire Bretécher, au point qu'elle tenait à la regarder toutes les fois qu'elle entrait dans son atelier. On constate juste qu'elle aussi se trouvait dans sa vie. ■

Les citations de Claire Bretécher sont extraites de « Circus » (1977), de « Libération » (1998), de « Paris Match » (2004), d'un documentaire de France 5 (2008), du « Nouvel Observateur » (2009), du « Parisien » (2009), de « l'Express » (2009), de « Lire » (2011).

Un lecteur de CD qui ressemble à un alien, pour dessiner en musique (voir ci-contre).



L'OREILLE ABSOLUE

DIDIER SQUIBAN "MOLÈNE" (1993)

« Ma mère écoutait énormément FIP, et elle était du genre à appeler le standard pour connaître le nom de l'artiste qu'ils avaient diffusé mardi à 13 h 42 », raconte Martin en riant. Une fois nanti de son précieux renseignement, elle fonçait acheter « trois piles de CD », soit à la Fnac, soit chez son disquaire, place du Québec à Paris. Elle en offrait beaucoup à tout le monde. Bien que *natural born* Nantaise, Claire Bretécher n'avait pas développé de prédilection particulière pour la musique bretonne, sauf pour Didier Squiban. « Mais c'est de la musique classique bretonne », nuance Martin. Pas de folklore donc, mais un son de piano concertiste très posé, très « jarrettien ». La celtitude s'y déploie tout en épure.

MIKE OLDFIELD "TUBULAR BELLS" (1973) KEITH JARRETT "PARIS CONCERT" (1990)

A priori, on ne l'imagine pas planer sur ce must du rock progressif anglais, qui est aussi la BO d'un film mythique, « l'Exorciste » (1973), de William Friedkin. Pourtant, Claire Bretécher a acheté le disque à une dizaine d'exemplaires et l'a écouté sans discontinuer durant des années dans son atelier, mais aussi dans sa maison de vacances à Belle-Île-en-Mer. D'une manière générale, la dessinatrice écoutait peu de chansons – même si elle voyait Françoise Hardy, dont une photo en noir et blanc orne son atelier, comme « la plus belle femme du monde ». Elle préférait les longs tunnels de musique instrumentale qui lui permettaient de se concentrer sur son travail pendant une heure, sans dételer. Quant au pianiste Keith Jarrett, elle a assisté à son « Paris Concert » en 1990, qu'elle écoutait aussi en CD.

GROUNDATION "HEBRON GATE" (2002) TRICKY "ANGEL WITH DIRTY FACES" (1998)

Groundation, c'est du reggae orthodoxe quoique assez mélancolique, que Martin lui avait mis dans les oreilles et qu'elle avait adopté. « Ma mère avait beaucoup apprécié Bob Marley dans les années 1970 et elle adorait leur morceau "Undivided". Elle restait très ouverte à ce qui sortait : c'est elle qui m'a fait découvrir Tricky et son trip-hop. Et moi, je lui ai fait écouter les Fugees,

Elle a peu dessiné sur la musique, elle en écoutait pourtant du matin au soir. Son fils, Martin, dresse pour nous sa discothèque idéale.

The Herbaliser [électro hip-hop, NDLR] ou Dreabeat [rap planant] qu'elle a aimés. Même si, ado, je l'ai inondée de compilations nazes – quand j'y repense, la pauvre! – et que 90 % de ce que je proposais ne l'intéressait pas, elle n'était pas du genre à dire : "C'est pas de la musique, ça. De mon temps..." » Contrairement à son copain Marcel Gotlib, Bretécher n'aimait pas tellement le rock. Elle appréciait Dylan, mais détestait cordialement les Beatles, trop sucrés pour elle. « Au point que mon père [le juriste Guy Carcassonne] et moi, quand nous étions en vacances, devions écouter leur musique en douce sur le lecteur CD de la voiture en allant faire les courses. Un quart d'heure de Beatles à l'aller, un quart d'heure au retour. »

MILES DAVIS "ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD" (1958)

Bretécher adorait tout Miles Davis, et notamment sa « période » Gil Evans (« Sketches of Spain », 1960). D'une manière générale, elle préférait le jazz dans sa version orchestrée et délicate plutôt qu'embrasée. Plutôt Bill Evans et son « You Must Believe in Spring » (1981) qu'Ornette Coleman, donc. Et elle écoutait en boucle les BO de films, pas seulement « Ascenseur pour l'échafaud » : la très intense musique de Philippe Sarde pour « la Guerre du feu » (Jean-Jacques Annaud, 1981), « un film qui ne ressemble à aucun autre, et qu'elle aimait à ce titre », dit Martin. Elle se délectait aussi des scores d'« Il était une fois la révolution » (Sergio Leone, 1971), par Ennio Morricone, de « Kagemusha » (Akira Kurosawa, 1980), par Shinichiro Ikebe, ou de l'« Himalaya » (Eric Valli, 1999), par Bruno Coulais.

ANOUAR BRAHEM "BARZAKH" (1991)

Claire Bretécher n'était pas simplement une grande dévoreuse de magazines féminins, elle lisait passionnément, notamment les récits d'écrivains voyageurs comme Nicolas Bouvier. Elle-même fut



baroudeuse à ses heures, vers l'Amérique latine (le Pérou était son pays préféré) ou la Turquie, et raffolait de la musique non occidentale, qu'on a appelée un temps *world music*. Anouar Brahem est un musicien de jazz tunisien qui joue de l'oud. Son morceau « Vague », sur l'album « Khomsa » (1995), était l'une des passions de Bretécher, qui adorait aussi la chanteuse mexicaine Chavela Vargas, la Capverdienne Cesária Evora, le Malien Ali Farka Touré ou le Serbe Goran Bregović – notamment son album « Tales and Songs from Weddings and Funerals » (2002).

PHILIP GLASS JOUÉ PAR L'ATLANTA SYMPHONY ORCHESTRA "ITAIPU" (1993), ARVO PÄRT JOUÉ PAR VLADIMIR SPIVAKOV ET ALEXANDER MALTER "ALINA" (1999),

« Philip Glass, c'est ma madeleine de Proust : je nous revois, ma mère et moi, en train de l'écouter, posés dans le salon. Elle avait fini sa journée, il était 19 heures, nous attendions que mon père rentre du travail pour dîner. Elle avait un verre de vin à la main. On ne se parlait pas et on ne faisait rien d'autre que d'écouter. Elle avait ce rapport-là à la musique », se rappelle Martin. Outre les compositions répétitives, sans afféterie, de Glass, la dessinatrice était fan d'univers musicaux assez voisins comme ceux de Terry Riley ou de Karl Jenkins. Des paysages lancinants, presque hypnotiques, qu'on retrouve dans son goût pour l'Estonien Arvo Pärt, génie du dépouillement monacal.

7 AVRIL 1940

Naissance à Nantes dans une famille bourgeoise et catholique.

1940-1944

Elle passe la guerre à 60 kilomètres de Nantes, à Erbray. C'est la campagne, et elle « adore ». Un souvenir marquant : quand elle a 3 ans, sa mère l'emmène se réfugier dans une cave alors que la ville est bombardée. « Tout le monde pleurait. J'ai demandé à ma mère : "Faut-il avoir peur ?" Non, m'a-t-elle répondu. Je n'ai pas eu peur. Je croyais tout ce qu'elle me disait. »

ANNÉES 1940

La mère est secrétaire médicale, le père, juriste. « Mon père était un sale con, et ma mère était gentille. Parler de mes parents m'emmerde. » « J'ai grandi dans une famille dominée par les femmes, où les hommes étaient des crétiens. » « Je n'ai aucune nostalgie pour le passé, le passé ne m'intéresse pas, je n'y arrive pas. Le passé auquel je m'intéresse s'arrête à l'âge de 5 ans. » Elle est élève à l'école des Ursulines. « J'étais externe, à mon grand regret : être pensionnaire, c'était mon rêve le plus cher car je m'emmerdais tellement chez moi. » Elle passe ses vacances à Saint-Gilles-Croix-de-Vie et à Belle-Île-en-Mer, où elle achètera une maison en 1989.

ANNÉES 1950

À l'approche de l'adolescence, elle lit, écrit des petits romans et dévore beaucoup de BD, notamment « la Semaine de Suzette ». Elle déteste « Bécassine » mais adore « Durga Râni, reine des jungles », et bientôt le journal « Spirou ». « C'est mon père qui l'achète. » Elle qui recopie des dessins depuis qu'elle a 3 ans commence à dessiner des bandes dessinées, d'abord en recopiant puis en inventant des personnages inspirés par ses héros favoris. « Je n'avais rien à faire dans cette famille. Le dessin m'occupait beaucoup. C'était la promesse de la fuite. » À l'âge de 12 ans, elle adresse une planche à Franquin, le dessinateur de « Spirou » et créateur de « Gaston Lagaffe », qui restera son « dessinateur préféré ». Il lui répond par un petit mot d'encouragement.

1960

Elle sait qu'elle veut consacrer sa vie au dessin, mais comment faire ? « Mes parents m'auraient bien vue secrétaire. » « Un jour, quand j'avais 15 ans, mon père m'a dit : "Quand tu auras un patron, il te dressera." Je lui ai répondu que je n'en aurais jamais. Et je n'en ai jamais eu. » Après deux ans aux beaux-arts de Nantes, elle monte à Paris, passe brièvement aux Beaux-Arts. Pour vivre, elle fait du baby-sitting, donne des cours de dessin dans les lycées de Pontoise et de Rambouillet. « Je n'avais absolument pas un rond, je portais des bas affreusement filés. À un moment donné, ils ont été tellement filés que je ne pouvais plus aller faire mes cours.

J'habitais dans un clapier immonde, sans eau, où il était impossible de se laver. » « On se faisait avorter toutes les cinq minutes [...]. Être enceinte sans le vouloir, c'était la même chose qu'avoir un cancer. »

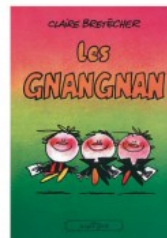
1961-1962

Elle vend ses premiers dessins à la presse catholique. « Les cathos payaient très convenablement, et en plus ils étaient extrêmement sympathiques, contrairement à ce que j'aurais aimé qu'ils soient. »

1963-1967

« L'Os à moelle » publie ses premiers dessins, « les Aventures du Facteur Rhésus », sur un texte de René Goscinny. Mais le résultat n'est pas très convaincant. Le créateur d'Astérix lui a demandé de dessiner des choses qu'elle ne sait pas faire, comme un ravalement d'immeuble. « Il n'a pas été content du tout du résultat, et il ne l'a pas envoyé dire, avec courtoisie, comme toujours. » Elle dessine pour « Record » et « Tintin ». « J'ai cafoillé

longtemps, c'est difficile de trouver son style. » Elle n'aime que la BD d'humour, et son trait s'inspire de dessinateurs anglo-saxons : Jules Feiffer, Quentin Blake, Ronald Searle, Brant Parker (dont les gros nez et gros pieds l'ont durablement marquée). En 1967, enfin, elle est publiée dans « Spirou », où elle crée sa première série, « Les Gnan-gnan », qui met en scène des mômes vachards, mix précoce des « Frustrés » et d'« Agrippine ».



**AINSI
PARLAIT
BRETÉCHER**

Par **Éric Aeschmann**
et **Arnaud Gonzague**

Elle n'aimait pas revenir sur le passé, mais, tout au long de sa carrière, elle a parsemé ses interviews de petites pierres qui racontaient des bouts d'elle-même. En les rassemblant, nous avons reconstitué le puzzle de sa vie.

MAI 1968

Les manifs, ce n'est pas pour elle. « Je fais partie de ces gens qui considéraient que les révolutionnaires étaient tous des fils à papa. Je méprisais profondément ces imbéciles. J'étais mariée à un photographe, il avait des potes enragés qui arrivaient déguisés en hippies tout en rasant les murs. C'était du Grand-Guignol ! » La vague contestataire de l'après-1968 ne l'inspirera pas plus : « Les communistes, puis les maos, avaient un discours quasiment nazi. Il fallait vraiment être con pour soutenir la Chine. Si on s'opposait à eux, on était forcément réac. »

1969

Elle envoie une aventure de son nouveau personnage, « Cellulite », à René Goscinny. Devenu rédacteur en chef de « Pilote », celui-ci la publie. « Cellulite » suit une princesse médiévale au nez triangulaire et au physique ingrat. « Elle me réconcilie avec l'existence. » Cellulite est l'une des premières héroïnes de BD franco-belge

MEDIATOON

FOREIGN RIGHTS

presents

For further information, please write to:

Mediaton Foreign rights,

57 rue Gaston Tessier

75019 Paris, FRANCE.

@ contact.mfr@mediatoon.com



*Claire Bretécher
en Corse,
en 1970.*